

Henri VanLier, Anthropogénie

Recherches sur la constitution continue d'Homo
comme état-moment d'Univers

(SGDL 1995 - Quatrième état : janvier 1997)

Chapitre 24 - Les ethnies

A. LES SEXES

B. LES CIVILISATIONS PLANÉTAIRES

1. Le système actuel des civilisations planétaires
2. La persévérance et la cohérence interne des civilisations
3. Les conditions initiales des civilisations
4. L'incommunicabilité des civilisations
5. L'exhaustivité relative du système des civilisations

C. LES DIALECTES

D. LES CONFESSIONS

E. LES UNITES D'ALLIANCE

1. Les familles
2. Les peuples
 - a. Le peuple comme unité palpable : pays, patrie, mère patrie
 - b. Le peuple comme propagande accessible. Son élection
 - c. Triomphalisme et persécutionnisme
 - d. Ségrégationnisme et assimilation. Les styles de diaspora
 - e. La guerre des peuples
 - f. L'interfécondation tendue des peuples
 - g. Les Etats souverains
3. Les réseaux transnationaux et les régions

F. ETHNISME ET POLYSYNODIE

Chemin faisant, l'anthropogénie a rencontré toutes sortes de groupements des spécimens hominiens : famille, civilisation, dialecte, confession, guilde, parti, nation, peuple, sexe. Ces groupements frappent par leur stabilité, et aussi par leur caractère oppositif : une nation n'est elle-même que par rapport à d'autres nations, un sexe par rapport à un autre sexe, une famille par rapport à d'autres familles. Les groupements dont il s'agit ne valent donc que versus un autre ou d'autres groupements de même type. On retombe toujours sur le fait que le we-group ne se constitue et ne s'entretient que par opposition à un out-group. Le même ne va pas sans l'autre.

Peut-on couvrir tous ces groupements d'un mot? On songerait à groupes culturels, mais culture convient peu à des phénomènes partiellement génétiques et environnementaux. Au contraire, ethnies se recommande du fait que l'ethnos grec visait "toute classe d'êtres d'origine ou de condition commune" (Bailly), et qu'il désignait aussi bien une race de bêtes vs les autres races, une nation vs les autres nations, les mortels vs les immortels, les spécimens masculins vs les spécimens féminins, les Gentils vs les Hébreux, etc. En fait, ethnos dérive de la racine indo-européenne *FetH, croître ; voilà pour les aspects physiques. Mais les anciens le percevaient comme rattaché à ethos, coutume ; et voilà pour les aspects culturels. Que cette ampleur de sens touche quelque chose de fondamental est confirmé par le latin gens-gentis (gignere, enfanter), qui a également une acception à la fois biologique et sémiotique.

Ce qui importe à l'anthropogénie c'est de s'expliquer pourquoi Homo s'organise ainsi systématiquement en ethnies, et comment celles-ci sont si consistantes et si résistantes.

Puisqu'il s'agit de l'animal signé et signant, on remarquera d'abord le comportement des signes, et on se rappellera à quel point ils forment des pools clivés, par compensation pour leur labilité et leur relativité ; par leur macrodigitalité latente, qui tend à y situer toute chose par exclusion dans un ensemble ; par la jouissance intense de la remémoration, de la répétition et de la citation du Même légèrement décalé ; par leurs réactions immunes et parfois auto-immunes, qui tiennent aux trois caractères précédents.

A quoi on ajoutera aussitôt le statut des techniques, dont les panoplies et les protocoles confirment la clôture des pools de signes. A condition que technique ne vise pas seulement les objets et les processus techniques mais aussi leur style d'utilisation.

Enfin, les ethnies résultent, comme l'étymologie d'ethnos y insiste, de la race. Un millénaire, ou seulement un siècle de sélection par les mêmes pressions génétiques, climatiques, géographiques, sémiotiques, libidinales donnent à une population des traits anatomo-physiologiques tranchés.

Du reste, tous ces clivages des signes, de la technique, de la race déterminent des moyennes de performances qui deviennent elles-mêmes un facteur de stabilisation et de différenciation des ethnies dans les "versus" qu'elles exercent, ou qu'elles sont, par rapport aux autres.

Ce clivage centralité/périphérie devait donner lieu, chez l'animal possibilisateur, à toutes sortes de variantes pratiques et théoriques, mais s'est maintenu pour l'essentiel. Comme l'avait pointé Keyserling, et comme le confirment les observations récentes (Godelier chez les Baruya de Nouvelle-Guinée), les mythes de fondation déclarent souvent ou toujours une priorité ou une fundamentalité des premières femmes, supposées les inventrices initiales des techniques et parfois de la musique. Les hommes, par là même périphériques, interviennent logiquement ensuite, et sont supposés rectifier ou déplacer ce fondement, en introduisant de l'allostasie, par appropriation ou par hiérarchie artificielle, dans le système "féminin" perçu trop homéostatique.

Ceci a fait pour chacun des deux sexes une double relation : la Femme est le complément de l'homme au sein de la famille proche, mais aussi est un membre de l'ethnie des femmes ; l'Homme est le complément de la femme au sein de la famille proche, mais aussi est un membre de l'ethnie des hommes. Les deux ethnies ont alors leur Secret censé inaccessible à l'autre ethnie : celui des hommes circule dans la maison des hommes, et est objet d'initiation ; celui des femmes est plus diffus, il n'est pas l'objet d'une initiation repérable dans le temps ni dans le lieu, mais il n'en est que plus essentiel et redoutable et pour les femmes et pour les hommes (chez les Minianka étudiés par Ph. Jaspers). Cette distribution du Secret a eu des échos jusque dans le MONDE 2 : dans le Banquet, c'est à une femme, la prêtresse de Mantinée, que Platon confie de proposer sa plus haute théorie de l'amour, même si ou parce que à ses yeux le "féminin" a un rôle générateur passif de réceptacle neutre, non-formel, insignifiant ; ce qui la rendrait plus disponible.

Etant donné la sémioticité d'Homo, les fonctions des sexes comme ethnies se sont alors fondues avec leur mythologie fondatrice, qu'il se soit agi de cueillette, de préparation du repas, d'entretien du ménage, de tissage, de chasse, de guerre, de travaux extérieurs, mais aussi de chamanisme, de risque, de sécurité, de sédentarité et de voyage, d'accouplement. Cette causalité circulaire du mythe à la pratique et de la pratique au mythe fut si étroite que, malgré la diversité des systèmes, la distribution sexuelle est apparue partout comme naturelle, faisant que les femmes soient ceci, et les hommes soient cela.

Tout cela montre combien, dans les rapports entre ethnies sexuelles, les pouvoirs et les valeurs sont fuyants. C'est vrai que chez les Baruya les hommes marchent sur le sentier du dessus et les femmes sur le sentier du dessous ; mais les cris d'une femme entendus par le reste du village obligent le mari à aller protester dans la maison des hommes contre les mauvais traitements infligés à son jeune enfant par les adolescents, dont il souffrira les quolibets : "Nous lui faisons seulement ce que tu nous as fait" (Godelier). Ceci persiste jusqu'à la fin du MONDE 2. Lady Hamilton dépend certainement du prestigieux Nelson, mais, malgré Trafalgar, il dépend au moins autant d'elle, non seulement parce qu'il la désire, mais parce qu'elle parle et détient donc le pouvoir et la valeur inhérents à toute interlocutrice ; parce qu'elle a une ipsit   ; parce qu'elle est autre, d'une altérité compl  tante sinon complémentaire. Maria Letizia Bonaparte suffit à rappeler que partout les avis des mères séduisantes ou cassées ont noué et dénoué les trames politiques.

L'anthropogénie tiendra compte aussi que, si tranchées qu'aient été les oppositions des ethnies sexuelles, Homo les a systémiquement considérées dans le fantasme de la Partition-Conjonction, c'est-à-dire

comme des partitions minimales ou principiellles de l'Un. C'est ce dont témoignent les Nommo dogon, ces couples jumeaux homme-femme initiaux où les deux ethnies ont même taille et quasiment même structure anatomique. Ou encore, dans le Banquet platonicien, la sphère initiale totale pouvant rouler sur elle-même en tous sens, et si puissante que les dieux menacés crurent bon de la diviser en deux moitiés, féminine et masculine.

B. LES CIVILISATIONS PLANETAIRES

On appellera ici "une civilisation" une ethnie comportant des dizaines ou centaines de millions de spécimens hominiens qui pendant des millénaires partagent un parti-destin d'existence qui sous-tend toutes leurs activités et passivités. Ou bien ce parti-destin lui-même. Ce sera dans ce qui suit le double sens de "civilisation chinoise", "civilisation hébraïque", etc.

En ces termes, Homo se distribue aujourd'hui selon huit civilisations traditionnelles qu'on peut dire planétaires, parce qu'elles forment une division majeure de la Planète et d'autre part la recouvrent presque en entier en raison des moyens actuels de communication. Ce sont le Japon, la Chine, l'Inde, l'Islam arabe, Israël, l'Afrique, l'Amérique ibérique, l'Occident, dans lequel on comprend les Etats-Unis et la partie européenne de l'ancienne Union soviétique.

A quoi s'ajoute une neuvième civilisation planétaire, celle engendrée par la technique contemporaine, et qu'on pourrait appeler la Contemporanéité. Mais on indiquera plus directement son contenu en l'appelant Ingénierie généralisée. Jusqu'à présent, cette civilisation n'a pas d'existence autonome et demeure chaque fois greffée sur une des huit civilisations traditionnelles. On pourrait la dire surplombante.

1. Le système actuel des civilisations planétaires

Etant donné qu'Homo est l'animal signé et signant, on a déjà des chances de caractériser fortement une civilisation en y retenant (a) un signe analogique, (b) un signe digital, (c) un signe langagier. On obtient ainsi un tableau éloquent en retenant pour chacune : (a) une image, comme la croix, le cercle, le svastika, un graphe, etc ; (b) un chiffre privilégié, comme trois, deux, l'infini ; (c) un glossème, dont la sémie, la phonie, la graphie en illustrent un toron philosophique <15B3>. On obtient ainsi un tableau saisissant, où malheureusement, pour des raisons de compréhension, les glossèmes parlés et écrits originaux sont représentés par leurs correspondants français, en sorte que leurs effets phonosémiques et leurs épaisseurs sémantiques sont perdus.

JAPON	CHINE	INDE
point isolé	signe du tao	svastika
0	2	11111...
intervalle	conversion	conjonction

ISLAM ARABE	AFRIQUE	AMERIQUE IBERIQUE
syllabe "fa" écrite	éclair dogon	mâchoire (de jaguar)
1	(7)8(9)	20 (x 20)
suspens	décalage	constriction
OCCIDENT	ISRAEL	INGENIERIE GENERALISEE
triangle	bouclier de David	graphe
3	7	0/1
médiation	tohu-bohu/verbe	déclenchement

Ce tableau appelle quelques explications. Dans l'INDE, la suite "11111..." est une manière indienne de noter l'infini, et elle suggère bien la subarticulation propre au destin-parti d'existence indien. Dans l'ISLAM, la syllabe "fa", première syllabe de "fatima" ou de "falaq", a été retenue parce qu'elle signale plusieurs traits de l'écriture arabe, à savoir la boucle horizontale, le point haut, le "a" comme seule voyelle écrite, mais aussi parce que sa forme évoque le fantasma de la tecture de la mosquée, le minaret de la transcendance pointant sur le corps horizontal et persévérant du bâtiment. Dans l'AFRIQUE, le 8 exprime l'importance du 2 x 4 comme base rythmique africaine, tandis que le 7 et le 9 qui l'entourent signalent que la numération africaine est à bases multiples (Griaule), comme l'exemplifie sensiblement le swing des musiques noires.

2. La persévérance et la cohérence interne des civilisations

Les civilisations planétaires frappent par leur longévité. L'indienne et la chinoise remontent à 4 mA, et l'américano-ibérique, qui remonte à 3 mA à Chavin de Huantar, a largement survécu à la cassure de la conquête espagnole. La plus récente, l'arabo-islamique compte 1,4 mA, malgré sa longue éclipse depuis 1250. C'est que même les révolutions n'altèrent pas les partis-destins fondamentaux. Le cas le plus frappant est celui du Japon qui, depuis sa statue du Miroku, en 600 de notre ère, a connu une alternance d'acceptation et de rejet du modèle chinois mais sans jamais quitter vraiment son parti-destin à lui.

La cohérence synchronique des civilisations est aussi remarquable que leur persistance diachronique. Prenons en effet une suite d'items majeurs : cuisine, danse, vêtement, écriture, tecture, image, musique, fantasma du coït, etc. On est sûr de retrouver dans chacun le parti-destin général de la civilisation où il intervient ; inversement, un parti-destin repéré dans l'un se retrouve dans tous. Ainsi a lieu une orchestration où chaque topique, malgré ses spécificités, renforce tous les autres dans le même sens que lui.

Comprendre une civilisation c'est alors voir comment, dans chacun de ces items, on retrouve exercé un TAUX de compact/diffus,

d'ouvert/fermé, d'englobant/englobé, de continu/discontinu, de contigu/non contigu, etc. dans sa topologie. Un TAUX d'activation/passivation, d'énergie/information, d'énergie diffuse/énergie utile, de réaction positive (emballage)/réaction négative (feedback), etc. dans sa cybernétique. Un TAUX de tiers exclu/tiers inclus, de glossème monosyllabique/plurisyllabique, de classificateur/non classificateur, d'indicialité/indexation, d'effets de champ perceptivo-moteurs/effets de champ logico-sémiotiques, etc. dans sa logico-sémiotique. Un TAUX de présence/absence, etc. dans sa présentivité.

On commence à maîtriser une civilisation quand on perçoit que chacun de ces TAUX est identique pour chacun des items considérés. Et que la différence de TAUX qu'on rencontre parfois en l'un est toujours compensée dans d'autres.

3. Les conditions initiales des civilisations

Il y a des conditions initiales aux civilisations, comme il y en a aux galaxies, aux étoiles, aux planètes.

(a) La planète Terre n'est pas un lieu égal. Elle comporte des montagnes, des canyons, des rivières et des océans qui séparent des groupes hominiens durant des temps appréciables. C'est assez pour que ces groupes technico-sémiotiques conçoivent des partis-destins d'existence se tranchant toujours davantage et pénétrant toujours plus radicalement tous les secteurs de leurs activités-passivités.

(b) Dans ces frontières naturelles, les partis-destins sont particulièrement prédestinés par les climats, les disponibilités d'aliments et de vêtements, les habitudes particulières imposées par le milieu urgent. On a compris déjà beaucoup de la civilisation précolombienne si l'on considère attentivement les volcans, les tremblements de terre, la menace du jaguar, les cordillères où elle a mûri.

(c) Interviennent autant les compositions génétiques qui, malgré les fréquents croisements de spécimens possibilisateurs, ont donné lieu à des groupes typés, comme les "grandes races", noire, jaune, blanche. Les Ménaloïdes n'ont pas de voûte plantaire, ce qui invite à une relation particulière au sol. Les Andais et les Tibétains ont des cages thoraciques adaptées à la haute montagne, et qui favorisent une relation singulière à l'air et à la respiration. Il n'est pas énergétiquement équivalent de manger du froment, du maïs, du manioc, du riz. Et la nécessité de fabriquer des computers a révélé les aptitudes des Extrêmes-Orientaux pour les opérations manuelles subtiles. Etc.

(d) Cependant, on remarquera que chacun de ces facteurs n'opère qu'au sein de coïncidences vastes. Ainsi, la civilisation occidentale, née en Grèce, a dû beaucoup au maquis méditerranéen et à l'Egée : terre et mer contrastées, à la fois exigeantes dans la famine et la tempête, et festives dans le rire du soleil sur les îles et les abondances brusques de Dionysos et de Cérès. Cependant, cet environnement par lui-même n'aurait pas donné grand-chose si les Hellènes n'avaient parlé une langue indo-européenne extrêmement syntaxique. S'ils n'avaient pas cotoyé des Phéniciens qui pratiquaient une écriture transparente et non insistante. S'ils n'avaient été précédés sur les mêmes lieux par une civilisation Old Europe depuis cinq millénaires. S'ils n'avaient pas été invités par les

criques de leurs côtes communiquant difficilement entre elles à entreprendre des colonisations. Etc.

(e) On n'oubliera pas qu'il y a des civilisations qu'on pourrait dire résultantes, comme l'ancienne Indochine, la bien nommée tant elle croise les partis existentiels de l'Inde et de la Chine. Au point que nous ne l'avons pas retenue parmi les civilisations planétaires malgré les larges populations qu'elle concerne, tant les civilisations indienne et chinoise suffisent à la situer, du moins pour l'essentiel, surtout si l'on tient compte de l'apport océanien.

(f) La Méso-Amérique propose alors un cas extrême de ce qui s'est produit également ailleurs mais sans cette force : une superposition culturelle. La variante espagnole de la civilisation occidentale y a recouvert la civilisation précolombienne, et cependant celle-ci y est demeurée active. C'est sans doute qu'entre ces deux couches il y avait de multiples phasages existentiels : la fascination de la mort, la constriction-compression physique, la fusion constrictive de la réalité et de l'imaginaire, le rapport du rouge et du noir, etc. Au point que les figures de Chavin de Huantar il y a 5 mA et les romans de Gabriel Garcia Marquez aujourd'hui appartiennent largement au même "monde".

4. L'incommunicabilité des civilisations

La cohérence interne des civilisations et le caractère original et radical du fantasme qui les porte font leur incommunicabilité. Pour finir, rien dans une civilisation n'est identique à ce qui se passe dans une autre, sinon pour le regard de surface. Ce qu'on appelle les emprunts entre civilisations ne concerne que les techniques, et encore dans leurs performances brutes, nullement dans leur esprit. C'est vrai que partout Homo doit se reproduire, se nourrir, se vêtir, parler, cuisiner, mais il le fait selon des racines existentielles radicalement différentes. Il n'a qu'une caractéristique universelle, c'est sa possibilisation, laquelle justement implique sa différence universelle. C'est ce qu'exprime adéquatément le sourire, parfois le rire, ces conduites qui, dans les communications interculturelles, permettent de survoler la relativité générale tout en la marquant. Ou à force de la marquer.

Homo a partout déclaré fortement les fractures entre civilisations en opposant "nous" aux barbares, aux étrangers, aux goïms, aux cannibales. Il devait appartenir à l'Occident, en fonction de son parti-destin d'existence, de ne pas se contenter d'oppositions massives et d'avoir l'héroïsme logique d'aller regarder en face et en détail les partis-destins autres, et donc en retour le sien. Si l'Hérodote des Histoires et le Montesquieu des Lettres Persanes se limitent encore au côté pittoresques des coutumes diverses, le Montesquieu de L'Esprit des Lois, le Vico de La Scienza Nuova, enfin décisivement le Spengler de Der Untergang des Abendlandes ont puissamment aperçu les cohérences intrasytémiques et intersytémiques des civilisations. Cependant, même en Occident, le gros de la population a continué de percevoir son parti-destin comme central et naturel, les autres étant au mieux en marche vers lui. Croyant en particulier avoir découvert les droits de l'homme, que le reste du monde, moins avancé, découvrirait un jour.

A cet égard aussi, la civilisation américano-ibérique occupe une place à part, formée qu'elle est par le greffon espagnol sur le sujet précolombien. Elle produit ces textes paradoxaux où, à la porte d'un musée mexicain, il est protesté en espagnol et selon les catégories

politiques espagnoles contre l'appropriation occidentale de l'art précolombien. Mais elle provoque du même coup une conflagration du temps en éternité, entre songes, épiphanies et balourdises : "Continente viejo en continente nuevo continente eterno.", résume le Colombien Heriberto Lopez Pérez dans ses Suenos, Epifanias y Porros del Continente Eterno.

5. L'exhaustivité relative du système des civilisations

Dans leurs cohérences internes et leurs oppositions externes, les civilisations forment-elles alors un système exhaustif? En d'autres mots, leurs partis-destins épuisent-ils les possibles et compossibles du système Homo sur la planète Terre à tel moment? On pourrait presque le penser à voir les concepts dont nous les avons caractérisés : intervalle, conversion, conjonction, médiation, suspens, décalage, constriction, tohu-bohu/verbe, déclenchement. Cela fait un grand nombre des topologies, des cybernétiques, des logico-sémiotiques les plus simples et donc les plus fondamentales qu'Homo puisse exercer.

Mais sans doute l'anthropogénie doit-elle se garder de deux extrêmes. Il serait faux de croire que les partis-destins des civilisations sont en nombre infini, car des effets quantiques omniprésents font qu'il n'y a qu'un nombre limité de types de climat, de paysage, de topologie, de cybernétique, et plus concrètement de sexualité, de vestimentation, de cuisine, de religion, d'écriture entre lesquels choisir. Il y a donc une certaine logique systémique des partis-destins de civilisation, du moins de ceux qui sont concomitants, serait-ce parce qu'ils se mettent en contraste. Encore l'idée de contraste ne doit pas être exagérée, puisque la Chine a eu peu l'occasion de contraster avec les autres, sinon avec les Mongols.

Il serait néanmoins aussi présomptueux de croire que les civilisations exercées jusqu'ici par Homo épuisent les possibles du système hominien, et seraient donc déductibles a priori. La civilisation hébraïque fut assez radicalement ignorée par le monde extérieur jusqu'en 1950. Or qui, avant d'en prendre connaissance, aurait pu postulé a priori ses caractères si singuliers? Hegel en a bien vu quelques effets, mais sans en apercevoir le parti de base. La cohérence systémique des civilisations n'est pas une chimère, mais ne prend consistance qu'a posteriori.

C. LES DIALECTES

Les dialectes, comme les civilisations, déterminent des ethnies, c'est-à-dire qu'ils favorisent ou défavorisent la formation de groupes hominiens considérables et stables autour de partis-destins d'existence.

Ils y réussissent déjà par certains de leurs mots qui, analogiquement et macrodigitalement, renvoient à des panoplies et des protocoles fermés d'objets, de concepts, de situations, de circonstances. Ils confirment cette première clôture par la pratique d'une syntaxe et d'une morphologie qui contraignent à saisir l'environnement selon la prévalence de telles ou telles relations. Ils comportent aussi une phonématique et un phrasé qui exercent des topologies, des cybernétiques, des logico-sémiotiques, des présentivités, des taux d'indicialité/indexation singuliers.

Cependant, les dialectes sont un facteur d'ethnisation moins puissant que les civilisations, parce qu'ils varient sans cesse. Et c'est pour lutter contre cette fluence que tous les régimes politiques centralisateurs ont cherché à les transformer en langues, c'est-à-dire en dialectes régularisés. Cette régularisation a même favorisé les écritures. Au point qu'en Chine c'est pour finir l'écriture qui a assuré le rôle ethnique du dialecte-langue entre des gens qui ne se comprenaient plus d'un dialecte à l'autre.

En même temps, on remarquera l'étonnante permanence du dialecte quand il a été plus ou moins stabilisé comme langue par un pouvoir politique. Un Français actuel d'Ile de France peut encore entendre et prononcer cinq siècles plus tard presque avec le même phrasé et les mêmes nuances existentielles le vers de Villon : Il n'est bon bec que de Paris. Il peut même épouser avec assurance les séquencèmes de la Châtelaine de Vergi. Et un calligraphe chinois d'aujourd'hui gestualise encore l'essentiel du parti-destin d'existence de Lao Tseu deux millénaires et demi après.

D. LES CONFESSIONS

Le mot confession est profond et subtil. Dans le latin confiteri il est question de dire quelque chose d'intime et en vérité, presque réduplicativement (fateri, cum). "L'objet propre de mes confessions, écrit Rousseau, est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie". Les Confessiones d'Augustin, il y a 1,5 mA, inaugurèrent cette performance sous l'appel de l'intériorité romano-chrétienne. Cependant, le champ sémantique de confession va de l'aveu (vocare, ad) à la reconnaissance ou à la proclamation ou profession (fateri pro) d'une conviction.

Ainsi, pour l'anthropogénie, le terme de confession permet de désigner ces ethnies très diverses mais structurellement semblables qui se forment quand des spécimens hominiens confessent-professent ensemble (a) une foi révélée écrite (Bible, Coran), (b) une foi révélée écrite mais surtout testimoniale (Nouveau Testament), (c) une croyance en des divinités non révélantes (indouïsme), (d) une croyance en un ordre du monde sans fatalement de dieux ni Dieu (taoïsme, bouddhisme hinayana), (e) des polythéismes (Antiquité gréco-latine et Amérique précolombienne), (f) des animismes surplombés d'un divin diffus (Afrique, Japon), (g) des charismes plus ou moins foudroyants autour d'une pureté (catharisme), (h) des initiations graduelles réglées (francs-maçonneries), (i) des systèmes de valeurs et de pensées à manifestations épisodiques : Libre Pensée, Laïcité, Royalisme, Republicanisme, (j) des doctrines d'école : la psychanalyse, dans celle-ci la psychanalyse française, dans celle-ci la psychanalyse lacanienne, etc.

Malgré ces différences de contenu, les confessions ont un grand nombre de traits formels communs. Ainsi elles donnent aux spécimens hominiens l'occasion de se grouper sur des choix qui concernent pour eux la Réalité en dernier ressort, avec même un frisson du Réel <6F>. Elles se définissent tantôt par rapport à l'hérétique, à celui qui n'a pas le "bonheur" ou la "volonté saine" de partager la même confession, l'athée pour le chrétien, le chrétien pour l'athée, tantôt par rapport au catéchumène, à celui qui n'est pas encore "pleinement" ceci ou cela, comme dans le taoïsme et dans l'islam : "Je ne suis pas encore digne de dire que je suis musulman." Enfin, la confession suppose des maîtres, qui

renvoient généralement à un Maître, lointain même quand il est proche, et qui a laissé des gestes, des paroles, des écrits.

Comme facteur d'ethnisation, les confessions religieuses frappent par leur souplesse. S'il n'est pas névrotique, le confesseur d'une confession religieuse trouve presque toujours des "accommodements avec le ciel". Cela tient à la nature du fond des choses qu'elles visent en dernier ressort. Fond fluent dans le taoïsme. Proliférant en toutes directions dans l'hindouisme. Fond silencieux dans le bouddhisme hinayana. Fond passionnel et même fantasque en Yaweh-Adonai, lequel corrélativement continue d'agir toujours à travers un tohu-bohu initial inguérissable dans le judaïsme. Fond si foudroyant et donc si étroit de contenu qu'il ne dicte rien de très précis sur les conduites humaines sinon quelques rites extérieurs dans l'islam. Fond consistant en une suite d'intensités non reliées dans l'animisme japonais. Fond vérifié au fur et à mesure par la réussite des forces déployées en Afrique noire. Fond révélé par un texte seulement à travers la lecture intense (luthéranisme) ou stricte (calvinisme) qu'en fait chaque individu. Etc.

Du point de vue de cette disponibilité et de cette exigence, la confession chrétienne surtout occidentale mérite une mention spéciale. Héritant de l'acceptation hébraïque de la souffrance extrême, de l'intériorité stoïcienne latine et de la rationalité héroïque grecque, elle a fini par postuler, depuis le Ve et surtout le XIe siècle, un Dieu à la fois tout-puissant, intelligent et bon, ayant créé en conséquence un monde rationnel, exprimable en dogmes dont beaucoup sont "de fide definita" (de foi définie). En même temps, et de façon tout aussi occidentale, elle a suivi la conception du Banquet, que la vérité se fonde dans une personne-voie, là Socrate, ici Jésus de Nazareth, attestée par des témoins, là Platon, ici les apôtres et Paul de Tarse. Du reste, ces deux positions très divergentes concordaient par leur parti réaliste, qui s'exprima en particulier dans une conception réaliste, et nullement imaginaire, du sacrement : le baptême change l'être du baptisé, et le non baptisé ne saurait ontologiquement entrer en paradis, il n'a accès qu'à des limbes ; Bossuet pousse ce réalisme à l'extrême quant à l'eucharistie : "Il a dit : ceci est mon corps, c'est donc son corps".

De quoi est sorti un formidable édifice dit théologie (logie de Dieu), auquel ont concouru les Pères de l'Eglise, Augustin, Thomas d'Aquin, mais aussi le Bach des Passions et de L'Art de la Fugue, l'Inquisition, la casuistique, le droit canon, la coupole de Saint-Pierre de Rome, les nus de Titien, le Discours sur l'histoire universelle, la Critique de la raison pratique, la dialectique hégélienne, la mythologie de Schelling, Les deux sources de la morale et de la religion, les partis politiques dits "sociaux chrétiens", la colonisation mondiale, les oeuvres d'enseignement et de charité, etc., bref le plus gigantesque et séculaire effort fourni par Homo pour mêler le surnaturel, l'héroïsme logique des Grecs, les opportunités de la technique fouettées par l'idée de cocréation, la science archimédienne puissamment favorisée par l'obsession réaliste, l'adhésion passionnelle à une personne ou aux personnes (Qui dit qu'il m'aime et n'aime pas son prochain est un menteur), la politique du bien commun.

On pourrait alors dire que la force politico-sociale extraordinaire du christianisme en particulier catholique a tenu à son élasticité. Est élastique ce qui conjoint la compensation, le retournement, la négation synthétique, et dont le fantasme de départ est ici la Trinité, religieusement trois personnes en un seul Dieu, et métaphysiquement

(depuis la formulation thomiste du XIII^e siècle) trois relations en une substance. Même l'Inde, malgré son parti-destin de subarticulations indéfinies, n'a pas fourni des avatars confessionnels aussi variés et aussi cohérents à travers l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme et le tantrisme. Et il serait très éclairant de voir quelles ont été les nuances du catholicisme orthodoxe pour qu'il ait soutenu les basileis (byzantins) et les tzars (russes) plutôt que les bourgeoisies de l'Europe de l'Ouest.

La force du judaïsme aura tenu aussi à un écartèlement radical. Le pentateuque contient à la fois les actes guerriers de Josué et ceux religieux d'Abraham, qui présage les Prophètes. Peu importe que ces textes ne soient pas de même époque, le croyant y baigne, et ils le font participer en même temps d'une ségrégation divinement garantie et d'une purification par la souffrance où l'on coule, d'un détachement universalisant, d'une passion de l'Autre concret et vivant, de la liberté sans limite de qui est fidèle par-delà ce monde seulement à Dieu (Karl Jaspers, *Die Grossen Philosophen*). Ces deux extrêmes se combattent entre "prophètes" (parlants devant) et "pharisiens histrions" (φHарισαίοι hypocritès), mais aussi au sein de chaque spécimen. Ce combiné a fait la turbulence d'un des peuples les plus permanents et les plus créatifs de l'histoire, à travers des vicissitudes subies et entretenues, ou à cause d'elles.

On peut raccrocher à la souplesse des religions, ou encore à leur élasticité ou à leur tension interne, leurs fécondations réciproques par concordance ou par conflit. Toujours dans le même Jésus, qu'il oppose au Christ de Paul, Karl Jaspers fait de l'excellente anthropogénie quand il remarque que les deux millénaires de l'Occident ont été animés par les bassins d'attraction de trois attracteurs : l'héroïsme (logique) grec, le stoïcisme (intériorisant) romain, la coulée hébraïque dans la souffrance comme attitude métaphysique se retournant en acceptation béatifiante, et non assurément comme simple réaction à des difficultés extérieures, que d'autres groupes hominiens ont connues tout autant. The satanic verses de Salman Rushdie démontre la fécondité esthétique des tensions entre islam, hindouïsme et puritanisme protestant autour de Bombay.

Les confessions religieuses ont été en conspiration intime avec les civilisations. Ainsi voit-on la Trinité chrétienne commencer son règne dès le triangle des frontons grecs, la thèse-antithèse-synthèse du platonisme, le triangle comme forme euclidienne par excellence, et elle a perduré, par-delà Hegel et la sainte famille de Marx et Engels, jusqu'à la Firstness-Secondness-Thirdness de Peirce. Deleuze ajoutait : jusqu'au "papa-maman-moi" de la psychanalyse. Inversement, mise à part l'histoire récente, il ne resterait presque rien des productions culturelles d'Homo si on y supprimait l'apport des confessions, religieuses ou autres. Que serait l'Inde si on gommait ses temples? Sans cette confession intense que fut le romantisme allemand autour de 1800, pas de Schiller ni de IX^e symphonie. La laïcité française, confession la plus sèche de cœur et d'esprit, a elle-même soutenu de grandes oeuvres et en tout cas le puissant élan pédagogique des instituteurs du XIX^e siècle et du début du XX^e. La fécondité sémiotique de la première franc-maçonnerie et de l'illumination allemand est notoire autour de Die Zauberflöte de Mozart.

L'écartèlement interne des confessions va de pair avec leur violence latente ou déchaînée. Les guerres de religions en France. L'extermination des cathares. L'inquisition espagnole. Les "réductions" du Paraguay. Le djihad (guerre sainte) de l'islam. Les déchaînements

"çivaïstes" de l'hindouisme. Le shintoïsme japonais. L'apartheid biblique en Afrique du Sud. La mise en servage des Palestiniens par Israël dans la seconde moitié du XXe siècle. Souvent, les fureurs confessionnelles ne font qu'accompagner et renforcer celles des peuples, des langues, des sexes, des intérêts commerciaux ou politiques, et leurs "croyants" ont beau jeu de dire partout et toujours qu'elles n'appartiennent pas à leur confession comme telle.

Il n'empêche que l'habitude de côtoyer familièrement l'absolu et de se prononcer sur l'Etre en dernier ressort, encourage l'intolérance de la foi, qu'elle soit religieuse ou libre-exaministe. L'ethnie confessionnelle est parfois d'autant plus extrême qu'elle fonctionne indépendamment des autres ethnies, lesquelles sont fatalement autorégulatrices en raison de leurs dimensions pratiques. C'est singulièrement le cas de l'Islam depuis l'effondrement culturel du monde arabo-islamique en 1250 à Bagdad, en 1492 à Grenade, du moins dans sa vie publique, faisant souvent alterner l'atonie et l'éruption.

E. LES UNITES D'ALLIANCE

Les ethnies envisagées jusqu'ici avaient un caractère spontané. On ne choisit pas par convention d'appartenir à une civilisation, à un dialecte, à une confession ; on y naît, ou on s'y convertit en une illumination ; on est traître ou hérétique quand on les quitte. Mais Homo collaborateur, communautaire et sociétaire devait aussi multiplier les groupements résultant d'une convention, parfois de pactes ou de traités. Ce sont les ethnies d'alliance.

Il y en a beaucoup. Ce sont les guildes commerciales et techniques, qui depuis le temps des Empires primaires ont donné lieu aux corporations, hanses, ligues, syndicats. Ce sont les partis politiques, les patriciens et les plébéiens à Rome, ou déjà les partisans de tel ou tel chef dans les systèmes à chefferies. Ce sont les alliances transnationales. Mais deux cas intéressent particulièrement l'anthropogénie : les familles et les peuples.

1. Les familles

La famille a deux dimensions : celle de la génération, celle de l'alliance. La génération est centrale et centripète, l'alliance périphérique et centrifuge. La génération est étroite, car seule la mère est assurément du même sang, la paternité ne pouvant guère être qu'imputée. D'où, dans beaucoup de systèmes, le rôle de l'oncle maternel, premier mâle dont on est sûr qu'il soit du même sang, et qui dote ainsi l'enfant d'un couple générateur bisexuel : mère/oncle maternel. Homo essayera alors de bâtir d'innombrables systèmes garantissant une paternité non seulement putative mais générative, fondée sur la virginité préconjugale garantie par l'intégrité de l'hymen, etsolemnisant la défloration. La ceinture de chasteté médiévale avait moins pour fonction de garantir la fidélité de l'épouse que de décider à coup sûr, pour le père et pour le groupe, de quel mâle l'enfant était biologiquement l'enfant.

Les systèmes matrimoniaux et familiaux eurent à combiner la filiation et l'alliance selon quelques types bien étudiés par les structuralistes, et répondant pour l'essentiel à deux grandes conditions : l'ouverture sémiotique et la sécurité. A quoi s'ajouta que les systèmes

qui assuraient un juste renouvellement génétique furent biologiquement favorisés, au point de seuls survivre. L'extension de la famille s'adapta aux conditions économico-sociales, de la grande famille africaine à la famille nucléaire d'aujourd'hui.

2. Les peuples

Les spécimens hominiens meurent pour leur peuple. Plus souvent que pour leur guilde et leur parti. Plus souvent même que pour leur civilisation, leur dialecte, leur confession, à moins que ceux-ci renforcent le fait et l'idée du peuple. Rien n'est autant au-dessus de la morale reçue dans une société que le peuple : My country, right or wrong! (mon pays, qu'il ait raison ou tort!). D'où l'importance anthropogénique des peuples.

a. Le peuple comme unité palpable : pays, contrée, patrie, mère patrie

Alors que les civilisations, les dialectes, les religions sont des phénomènes très vastes et par là même évasifs, le peuple (populus) est un groupement institué, de la taille au moins d'un village ou d'une ville, assez grand et pas trop grand pour que la technique, la sémiotique, la mémoire, l'imagination, le corps physique ou fantasmé d'Homo y trouvent un référentiel en dernier ressort : la contrée est ce que l'on a en face (contra, gegen). Le peuple est aussi assez vaste pour soutenir l'élan et l'exaltation de la possibilisation (ce qui n'est pas le cas de la famille même grande), tout en n'étant pas si vaste qu'il menacerait la cohérence et les repérages sémiotiques-techniques.

Chez les sédentaires, le peuple s'enracine dans le pays, ce lieu initialement désigné par un pieu fiché (pagus, pieu, village), index élémentaire situant toutes les indexations ultérieures. Grand ou petit, le pays a alors conditionné l'essentiel des existences. Le Chili est un couloir de milliers de kilomètres nord-sud si étroit qu'on y passe du niveau 0 du Pacifique aux 5000 mètres de la Cordillère parfois sur 200 km ; ainsi pendant des millénaires il a tenu en une juxtaposition de bandes est-ouest comportant trois parts, une de littoral, une de moyenne montagne, une de très haute montagne, nécessitant alors la route nord-sud assurée par l'autorité supérieure de l'Inca, avec pour résultat la superposition d'une culture locale et d'une culture supra-locale très interdépendantes. Et la machine hydraulique qu'était la Chine du loess ne fut pas moins conditionnante. Pour le sédentaire, le pays est aussi la patrie, la terre des pères (pater, patria). La mère patrie combine maternité et paternité.

Les pasteurs ou nomades (nomas, pasteur) ne sont pas alors ceux qui n'ont pas de pays, mais ceux dont le pays est une aire de parcours, comme les Touaregs, ou qui quittent un temps leur pays pour y revenir après la transhumance, ou encore ceux qui sans espoir de revenir jamais au pays l'emportent avec eux et y retournent toujours en esprit. Ceci fut éminemment le cas pour les Juifs diasporiques, auxquels Jourdain et Galilée étaient d'autant plus chers que, jusqu'à ces dernières années, ils savaient qu'ils ne les verraient point de leurs yeux de chair, et ne les entreverraient comme Terre promise qu'à travers des textes par les yeux de l'esprit. Cette imagination d'un pays ailleurs est claire aussi chez l'Arabe cyclique, qui "passe" par la ville mais "habite" constamment son désert originel. Les sépultures secondaires dès le néolithique, celles où les corps entiers ou des parties de corps sont ramenés de loin vers la terre natale, confirment l'enracinement paysan d'Homo même

nomade. Même les Huns, ces pillards linéaires fonçant droit devant eux, semblent avoir couvé la nostalgie d'un grand retour. Et, à mesure que nous découvrons l'art des steppes, il nous montre à quel point le nomade, dans l'immensité qu'il parcourt, développe l'espace quotidien, celui de la tente et des ustensiles, visqueux à force d'être proche.

D'où un flottement du vocabulaire entre "peuple", "pays", "contrée", "patrie", "mère patrie", "ma terre" de naissance ou d'élection. D'autant que les peuples nomades sont presque partout devenus sédentaires, et ont réclamé d'autant plus fortement leur sol par des mythes fondateurs qu'ils ne le possédaient pas d'abord (Egypte, Mésopotamie, Hittites, Hébreux, etc.). Les diasporas, grecque ou juive, compliquent encore le problème : quelle est la mère patrie d'un juif américain?

b. Le peuple comme propagande accessible. Son élection

Cependant, malgré leur concordance avec les dimensions physiques et sémiotiques d'Homo, les peuples, qui sont souvent le fruit de conquêtes, de mariages, d'interdépendances techniques, sont fragiles, temporaires, relatifs. Si bien qu'ils exigent pour se maintenir une foi militante sans cesse surveillée par la force publique plus ou moins brutale, et surtout par une propagande (pangere, pro, provigner) insinuante et incessante à travers le discours éditaire, scolaire, et aujourd'hui radiophonique et télévisuel.

Le peuple est alors ce groupement dont les dimensions et les structures rendent cette propagande faisable. Ici encore l'indexation vindicative à l'égard d'un out-group est le meilleur ciment de l'adhésion au we-group. Mais les délimitations relativement fermes que sont la civilisation, le dialecte, la religion aident aussi à la cohésion du peuple. Sous nos yeux, le conflit entre l'Irak comme peuple et l'Iran comme peuple s'est conforté des oppositions de religion entre sunnites et chiites, et des oppositions de civilisation et de dialecte entre sémites et indo-européens.

A ce compte, le rapport du peuple à une élection plus ou moins divine est fréquent. Il est rare qu'un peuple ne soit pas un peuple élu, ou du moins gracié. Presque toutes les guerres dites de religion ont été des guerres de peuples étoffées de religion. L'Européen devenu un croisé dit : reprenons le tombeau de notre Christ perdu il y a mille ans. L'Israélien sioniste dit : reprenons la terre promise par Yaweh-Adonaï il y a trois mille ans. Le Saint Empire Romain de la Nation Germanique finit par écrire sur ses canons : "Gott mit uns". Même athée, la France se plaît à se rappeler qu'elle est "la fille aînée de l'Eglise".

Munie de tous ces adjuvants, la force sémiotique de la nation est telle que, dans un conflit quelconque entre deux pays, tous les habitants de l'un ont toujours raison contre tous les habitants de l'autre. Nulle part l'infailibilité judiciaire et mémorante, l'éloquence et l'escroquerie hominiennes ne sont plus impérieuses <18B8>. Les courants patriotiques sont si torrentueux ou si fluviaux que même la pratique de la science archimédienne par les ingénieurs contemporains n'a rien changé à leur cours, sauf chez quelques individus atypiques, dont l'influence est insignifiante. Lors de la première Guerre mondiale, l'Internationale socialiste n'a pas empêché de s'entre-tuer les patriotes adverses. Elle y a peut-être même contribué, tant l'illumination sémiotique provient d'une

cause à l'autre, comme l'a démontré le communisme russe durant la seconde Guerre mondiale.

c. Triomphalisme et persécutionnisme du peuple

L'élection divine des peuples a donné lieu à plusieurs éthiques, dont les deux extrêmes sont le triomphalisme et le persécutionnisme.

Les triomphalistes, Romains, Français cornéliens, Anglais, Iroquois, élèvent la victoire et ne se plaignent pas de la défaite ; la France a gardé de Pavie : "Tout est perdu fors l'honneur". Leur gloire est parfois sociale, comme celle que les Romains poursuivaient dans le triomphe immédiat et dans la vénération par la descendance. Parfois autarcique : le Père Jogue, jésuite contemporain de Corneille, et qui peut-être connaît l'héroïque Célidée d'Honoré d'Urfé, subit en silence pendant des mois la torture des Iroquois qui supporteront sans doute un jour en silence la torture des Algonquins, prêts eux-mêmes à supporter sans faiblir la torture d'autres Iroquois.

Les peuples persécutionnistes, au contraire, trouvent un tremplin dans la persécution subie et célébrée. Avant de passer au "In hoc signo vinces" de Constantin (bataille du pont Milvius, 312), où l'instrument de torture du crucifié fut converti en étendard de guerre, le peuple chrétien s'était rassemblé et trempé dans trois siècles de persécutions, et la fascination par ses martyrs (matures, témoins) a régné jusqu'à hier. Ce sont aussi leurs "martyrs" que les islamistes iraniens célèbrent encore aujourd'hui en se frappant violemment la poitrine.

Israël, depuis Job, les Psaumes et les Prophètes a trouvé un ressort fondamental dans sa "mémoire" de l'exil d'Égypte, de l'exil de Babylone, de la destruction du temple, du génocide romain (Chouraki), de la destruction de Jérusalem, des pogroms d'un bout à l'autre de l'Europe, de la Shoah (catastrophe). Le cri de Jésus, cri de reproche interrogatif, est une citation biblique : Eli, Eli, lamma sabakthani! (Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné!) ; ce cri est impensable chez un Iroquois. Karl Jaspers note : "<Dans le judaïsme>, l'horreur n'est pas acceptée avec résignation, ni patiemment supportée, pas non plus dissimulée. On s'en tient à la réalité de la souffrance <comme dimension de la condition humaine>, on l'exprime. On souffre jusqu'à l'anéantissement où, du fond de l'égarement et de l'abandon, l'on retrouve, comme une parcelle de sol ferme, la divinité qui désormais devient tout." Jaspers visait là l'originalité de la religion, mais elle se retrouve dans la vie quotidienne du peuple ordinaire, dont témoigne si humblement et si efficacement Le violon sur le toit de Cholem Aleichem.

L'arc de triomphe et le mur des lamentations choisis comme signes de ralliement majeur ne s'excluent pas fatalement. Dans les conflits entre la France et l'Allemagne de 1870 à 1918, les historiens actuels découvrent que, de part et d'autre, les diabolisations de l'adversaire, les revendications du martyre, l'appel à la vengeance la plus cruelle ont culminé chez les représentants des deux cultures ; Sarah Bernard déclama des appels sauvages. Et il arrive aussi que le martyre des grands-parents serve de paravent à la cruauté des petits-enfants. L'ethos possibilisateur et substitutif d'Homo excelle dans les renversements entre peuples victimes et peuples bourreaux. L'anthropogénie a déjà fait remarquer que les deux postes peuvent être non seulement subis mais choisis, avec le même plaisir, dès l'enfance chez Homo possibilisateur <4B ad finem>.

Une nuance subtile du persécutionnisme a été entretenue par le peuple portugais, dont le mot clé est saudade (solitas + salutatio), désignant une souvenance triste et suave (lembrança triste et suave). Dans ce délicat regret métaphysique, la défaite d'Alcaçar Quivir de 1578 a continué d'alimenter jusqu'à aujourd'hui tant la guitare de Coïmbre et le fado de Lisbonne que la prose et la poésie savantes de Pessoa, jusqu'à la photographie philosophique de Jorge Molder. Le sébastianisme veut que le jeune roi Sébastien le Désiré, qui y a perdu la vie, revienne un jour en remontant le Tage par temps de brume.

d. Ségrégationnisme et assimilation du peuple. Les styles de diaspora

L'Occident a connu deux types de diasporas. Celle des Grecs fondant leurs colonies méditerranéennes, puis plus tard se dispersant à travers le monde, en s'assimilant aux populations locales, dans une croyance implicite à l'Anthropos microcosmique sans élection divine ni humaine particulière. Diaspora sans problème qu'on peut dire odysseenne, du nom d'Odusseus, Ulysse, qui en a donné le référentiel quintessencié dans l'épopée d'Homère.

Depuis la même antiquité, Israël a maintenu une non-assimilation sévère, l'appartenance au peuple, à la religion, à la langue, et indirectement au territoire, étant transmise principalement par les mères. La colonisation mondiale européenne a généralement pratiqué une apartheid de fait, parfois justifiée par la Bible, comme en Afrique du Sud, ou par la supériorité que donnait d'avoir conçu des droits de l'homme.

Ces exemples montrent que le ségrégationnisme et l'assimilation ne distribuent pas les conquérants et les non-conquérants. Les Occidentaux furent partout conquérants et convertisseurs, depuis Alexandre et César, ségrégationnistes ou non. Au contraire, les Juifs ont pratiqué une ségrégation qui exclut la conquête et le prosélytisme, sauf depuis qu'il s'est agi de conquérir Israël sur les Arabes.

e. La guerre des peuples

Chaque peuple se soutient des guerres chaudes ou froides qu'il prépare, qu'il mène ou dont il se souvient. C'est le cas du moins depuis les empires primaires, puisque l'absence d'images de combats dans le néolithique Old Europe, si elle n'exclut pas la pratique de guerres, nous la rend problématique <10D>.

Homo aime à cette occasion à invoquer des conflits d'intérêts, et c'est là pour lui une vue consolante, quand il est pacifiste, puisqu'il y a toujours moyen de trouver des compromis entre des intérêts. Mais les vrais moteurs populaires des guerres sont ailleurs. Pendant qu'ils massacraient les Eginètes, les soldats athéniens étaient plus soutenus par les mérites respectifs d'Athéna Parthenos (d'Athènes) et d'Athéna Aphaïa (d'Egine) que par la circulation maritime et monétaire sur l'Egée, qui guidait probablement les desseins de leurs chefs.

Et les chefs eux-mêmes connaissent souvent moins les intérêts qu'on ne dit. Nous avons le compte-rendu direct de la réaction de Hitler apprenant la reddition de Paulus à Stalingrad. Dans sa gesticulation et sa parole il y a l'Apocalypse et un millénaire de mythologie allemande, mais pas une once d'intérêts. Chez Napoléon, pourtant grand calculateur,

les visions, où lui-même voulait voir des calculs à très long terme, l'emportent presque toujours sur le calcul médiat et immédiat. Et c'est même cette impétuosité sémiotique où peuple et guerre se combinent jusqu'à l'autodestruction qui produit "cet esprit d'imprudance et d'erreur / De la chute des rois funeste avant-coureur", que diagnostiquait Racine en plein règne de Louis XIV.

La force de cohésion d'un peuple l'aveugle tellement sur ses singularités, il a toujours tellement absolument raison contre tous les autres, qu'il considère souvent comme une sorte de miracle inexplicable des épreuves qu'il a préparées longuement avec une sorte de persévérance ; l'observateur étranger croit presque que c'est sciemment, tant les effets sont déclenchés là par les causes. Les villes grecques antiques et les principautés italiennes de la Renaissance s'entre-massacrèrent et s'exténuant à longueur de décennies ont montré qu'à ce jeu les meilleurs se révèlent les pires. Et que ces cécités et cruautés extrêmes vont souvent de pair, chez Homo, avec ses tout plus hauts moments de civilisation.

f. L'interfécondation tendue des peuples

En même temps qu'ils se sont combattus, les peuples se sont fécondés, au point parfois d'avoir eu besoin les uns des autres jusque dans leur propre définition. Le cas le mieux documenté et le plus remarquable fut celui de l'Occident et d'Israël depuis 2500 ans au moins.

Les contrastes et complémentations sont radicaux. Esthétiques : le Parthénon est affaire d'harmonie, le Temple de Salomon affaire de nombres, voire de chiffres. Sémantiques : pour finir, toute pensée gréco-romaine aspire à la représentation analogique, tandis que la lecture talmudique, un jour même massorétique, est macrodigitalisante (les Hongrois se disant "nomades" prétendent qu'il s'agit là de mentalité nomade). Logiques : d'un côté, un idéal d'univocité, de l'autre, de polysémie. Scripturaux : écriture transparente et fixe, écriture à la fois insistante et fuyante. Ontologiques : la volonté que Logos l'emporte sur Chaos, et lui préexiste même, versus la permanence reconnue et parfois cultivée du Tohu-Bohu initial et final ; ou encore Totalité versus In(dé)fini (Lévinas). Moraux : aritualisme et ritualisme ; l'Occident, qui a défini Dieu comme ens realissimum est de toutes les civilisations la moins ritualiste qui fût.

Mais peut-être qu'en dessous de tout cela, qui est déjà profond, il y a plus profond encore : le sentiment ultime de l'ipséité, des schèmes corporels, du corps propre, de la représentation endotropique du corps <17>. Karl Jaspers notait, parlant de Jésus : "Au regard d'une morale héroïque <grecque> ou stoïque <romaine>, il n'y a aucune dignité dans cette manière <judaïque> de s'abandonner d'abord totalement et expressivement, ensuite dans cette reprise <rebondissement, renversement> ressentie comme un miracle". Il faut prendre les cinq derniers mots au sens le plus fort : totalement, expressivement <avec expression>, reprise, ressentie, miracle. Et surtout on ne saurait remplacer "il n'y a aucune dignité pour" par "il y a indignité pour", parce que justement la notion de dignité romaine (dignitas) ou d'aristie grecque (aristeia) ne vaut qu'à l'intérieur du destin-parti gréco-romain. Il n'y a pas d'indignité à ne pas valoriser la dignité, ni rien d'ignoble à ne pas chercher à être noble.

On mesure alors quels conflits permanents entre l'Occident et Israël, mais aussi quelles complémentarités serrées, irremplaçables entre les deux termes. Tout se passa comme si l'Occident, qui prétendait à l'accessibilité à l'Être, était le seul référentiel assez stable pour la coulée-à-fond hébraïque, tandis que la provocation permanente de cette coulée était indispensable à l'Occident afin que ses rigueurs (héroïques, stoïques, dans le vocabulaire de Jaspers) ne dégénèrent pas en raideurs insoutenables et stériles. L'histoire du christianisme est d'abord celle des rapports ambigus entre Jésus, essentiellement juif, et le Christ, largement occidentalisé, qui résulta du génie syncrétique de Paul de Tarse, juif et citoyen romain parlant grec.

A cette aune, les autres traits oppositifs ou complémentaires paraissent superficiels. (a) C'est, épisodiquement, l'appel de communautés juives mobiles par des princes chrétiens sentant venir un moment de prospérité pour qu'elles organisent l'investissement dans sa dimension financière et parfois politique, souvent aussi pour obtenir quelques secrets d'une médecine prestigieuse depuis Maimonide ; puis, à la première difficulté économique ou sanitaire importante, l'expulsion ou le pogrom, avec l'exécration d'Ahasvérus, le "juif errant" ayant injurié le Christ sur la croix. (b) Ce sont aussi, structurellement, les cimetières séparés, la disposition en ghetto, l'accès à la synagogue peu favorisé pour les étrangers, la cuisine kasher, l'écriture cryptique, l'idée diffuse que la compréhension de la doctrine n'est possible qu'en hébreu, et qu'en fin de compte elle suppose l'appartenance au peuple élu, la pratique de la valeur interprétable (prêts à intérêt, diamants <4D>), la tractation sur parole plutôt que sur papier, un internationalisme déplaçable, etc.

A l'occasion de ces traits épisodiques ou structuraux, l'anthropogénie remarquera à quel point, entre tous les peuples en général, les particularités sont négociables et violentes tout à la fois. Les deux rives du Yabbok de Sylvie-Anne Goldberg le fait sentir finement en suivant avec ampleur et détail "la maladie et la mort dans le judaïsme ashkénase" des deux derniers siècles à travers l'Europe (Cerf, 1989). Les derniers rois mages, écrit par un très ancien résident français au Rwanda, Paul Del Perugia, a l'intérêt de pénétrer quelque peu - adroitement ou maladroitement, peu importe - dans l'imaginaire mythologique des Tutsi et des Utu de la première moitié du XXe siècle, et de faire percevoir du même coup que les racines du génocide rwandais sont certainement si ductiles qu'elles échappent à tout historien actuel, de si bonne volonté et si africain qu'il soit. Qu'elles échappent aussi à tout tribunal qui voudrait juger d'au-dessus des peuples, transcendentalement. (Ce qui ne préjuge pas de l'opportunité politique d'instaurer des tribunaux internationaux pour crimes de guerre, génocides, etc.)

g. Les Etats souverains

Si l'on veut se souvenir de l'ethos hominien <18> et y joindre ce qui vient d'être dit de la saillance et de la prégnance du peuple, on comprend bien qu'à partir de la notion de droit dans le MONDE 2, l'Occident ait conçu l'idée de nations souveraines, c'est-à-dire de peuples refusant également toute ingérence extérieure, et brandissant un droit à disposer d'eux-mêmes et à décider de leurs "intérêts vitaux" en dernier ressort. On comprend aussi qu'aucune vue de l'Occident n'ait été adoptée si facilement et si entièrement par les autres civilisations.

Le principe de la souveraineté nationale, qui est d'autant plus fort que peu de justifications rationnelles en ont été tentées, confirme à l'anthropogénie à quel point le peuple est une entité qui correspond aux dimensions physiques et sémiotiques hominiennes, et se prête ainsi à devenir un ab-solu (solvere, ab, détaché de tout lien).

5. Les réseaux transnationaux et les régions

Après avoir remarqué l'importance des nations depuis le néolithique, les empires primaires, la cité antique, jusqu'aux nations modernes, l'anthropogénie doit pourtant signaler que l'idée de nation est ébranlée par le MONDE 3. Dans ce dernier, les émissions chimiques et nucléaires ignorent les frontières ; les flux de populations sont incessants ; l'information traverse tout réticulairement ; la santé publique et en particulier l'alimentation soutenable (sustainable) supposent une collaboration planétaire de tous les instants ; le travail s'organise selon les exigences du groupware strictement planétaire.

Aussi les dernières années du XXe siècle se sont caractérisées par le fait que la nation est devenue trop petite à l'égard des réseaux transnationaux, en même temps que trop vaste à l'égard des particularités locales des régions. Transnationalisme et régionalisme y sont allés de pair. Au point qu'Homo actuel paraît malade de ses nations.

F. ETHNISME ET POLYSYNODIE

Un spécimen hominien appartient à plusieurs ethnies. Il peut être simultanément occidental, locuteur français, chrétien, citoyen canadien, cadre moyen, socialiste, supporter d'un club de hockey sur glace, écologiste, aimant la chasse à l'ours. Autant de traits oppositifs, autant de versus qui le définissent et le situent, mais qui en même temps sont en compétition entre eux. On peut parler de polysynodie pour dire que chaque X-même <17G3>, au sein de sa société, appartient à plusieurs synodes, en exploitant l'organisation synodique du cerveau en général, et du cerveau hominien en particulier <1D1b>.

En même temps, il faut mesurer la force de l'ethnisme, c'est-à-dire des réactions immunitaires que chaque ethnie développe à l'égard des autres. Sexe vs sexe. Civilisation vs civilisations. Dialecte vs dialectes. Confession vs confessions. Peuple vs peuples. Race vs races.

On remarque qu'en cette matière les prédications morales sont peu opérantes, ou plus exactement ne font guère qu'entériner des états de faits. Entre les sexes comme ethnies, si les oppositions se sont gommées en Occident à la fin du XXe siècle, ce n'est assurément pas à cause du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir, mais parce qu'elles perdent de leur tranchant dans un monde de motorisation aisée, de computers bon marché, de pacifisme assez général, de génération contrôlée, de science accessible à tous. Entre les ethnies confessionnelles, l'oecuménisme, qui survole les fossés des hérésies, des schismes et même des révélations, doit beaucoup à l'affaiblissement de la foi. Entre les ethnies dialectales, l'anglais s'est imposé comme langue véhiculaire en raison de la puissance des U.S.A., mais aussi de ses consonances propres avec la mentalité factuelle de l'ingénierie généralisée.

Enfin, entre les ethnies que sont les peuples, si aujourd'hui les tensions se négocient c'est sous la pression de la mondialisation du

commerce et des nuisances écologiques. Ou pour des raisons proprement culturelles. Depuis 1950, le Japon a brusquement découvert que toute sa culture, depuis le Miroku de 600 AD, le mettait en une consonance remarquable avec l'informatique mondiale. Comme le MONDE 3, fenêtrant et macrodigitalisateur est, à divers égards, plus proche de la tradition hébraïque que de l'occidentale. Comme l'Islam, sans l'encombrement d'une théologie détaillée, se prête à l'adhésion tant de spiritualistes isolés que des masses en quête d'identification.